



# **L'OISEAU ROUGE**

**— NICOLAS DE LA GRANGE —**



Nicolas de la Grange

L'Oiseau rouge

© Nicolas de la Grange, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5588-8

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Réalisation de la couverture : Stéphane Sokol

Quelque part dans le Languedoc, un soir d'été, dans l'hyper centre de Belor  
Métropole.

# Chapitre 1

-1-

« Au bout d'un chemin tortueux et cabossé, à gauche, juste après la sortie 33 de l'autoroute de l'est. C'est au milieu des vignes, juste à côté d'un mas délabré, vous trouverez un entrepôt de métal aux murs aveugles. Il y a une enseigne lumineuse rouge et bleue. Une femme de néons en string qui clignote toute la nuit, les seins à l'air et une chope de bière à la main. Vous verrez c'est facile à trouver », avait rajouté l'agent de police, avant que le commandant Guilhem d'Arcin monte au volant de sa voiture. Mais le commandant connaissait...

Il n'y était pas allé depuis plusieurs années, mais il était certain que ça n'avait pas dû changer. Dans son souvenir, c'était une espèce de relais routier qui, un jour, s'était improvisé boîte de nuit. Le propriétaire de l'époque avait eu l'idée géniale d'acheter une boule à facette, d'augmenter les consommations de quelques centimes, de programmer, sans les payer bien sûr, des groupes de rock locaux, et de virer toutes les serveuses – en fait la seule, sa femme- de plus de 25 ans.

Le succès avait été immédiat.

Depuis, l'établissement avait fermé plusieurs fois, pour drogue, prostitution, charges impayées ou contrôle sanitaire, mais tous les repreneurs, jusqu'à ce jour, avaient scrupuleusement conservé l'esprit du lieu. C'était un endroit pour les hommes, « les vrais », et les seules femmes qui fréquentaient l'établissement étaient des paumées, des junkies, des copines de bureaux bourrées, de vieilles poivrottes persuadées d'avoir toujours vingt ans, ou les professionnelles siliconées qui dansaient à l'intérieur. Tout ça constituait une clientèle féminine de qualité suffisante pour attirer, depuis des lustres, tous les chauffeurs poids lourds de passage, et tous les gars de la région en mal de sexe et de gueule de bois. Et ça faisait du monde. Entre les gosses de dix-sept ans qui voulaient se dépuceler,

les cinquante-quatre abonnés du distributeur de DVD situé sur le parking, qui retiraient tous les soirs un porno avant d'aller boire un verre à l'intérieur, les maris modèles qui avaient réussi à négocier la petite sortie du vendredi soir entre copains, les frustrés, la petite racaille et les chauffeurs routiers, donc ; le Pink Lady - c'était le nom de la boîte- ne désemplissait pas. En pleine période estivale, il n'y avait aucun touriste. C'était loin des plages et c'était bien comme ça.

\*\*\*

Sur le parking du Pink Lady -un terrain vague au milieu des vignes éclairées gracieusement par la lune-, des dizaines de bagnoles étaient garées n'importe comment autour d'un vieux mas en pierre à moitié effondré. Quelques 4x4 de luxe et des Audi rutilantes côtoyaient, dans un joyeux désordre et sans lutte des classes, des Golfs customisées avec des ailerons pour s'envoler, des Break Peugeot, des motos, une BX Prestige grise, avec une sale couverture à carreaux oranges, marrons et jaunes posée sur la plage arrière, et des petits monospaces familiaux. Quelques originaux avaient même une espèce de chien en plastique avec une tête à bascule qui regardait la route en tirant la langue. Sur le côté, enfin, neuf semi-remorques aux immatriculations européennes étaient garés les uns à côté des autres. Et à en croire la buée sur les fenêtres, et certaines cabines allumées, il y en avait bien deux ou trois qui étaient en train de se payer du bon temps.

C'est à peu près ce que constata le commandant, alors qu'il se garait sur le parking. Il était le premier arrivé, il était vingt-trois heures trente, et cela devait faire seulement vingt minutes que le respectable patron du Pink Lady avait appelé.

Complètement affolé, balbutiant au téléphone, il avait fini par articuler : "J'ai trouvé un macchabée !". Un long silence avait suivi, puis toute une série de propos incohérents s'était déversée. Mais l'officier de garde, à force de questions, était parvenu à recoller les morceaux. Le tenancier avait découvert dans sa réserve le cadavre d'un homme nu, baignant dans son sang. Il pensait que l'homme avait été égorgé, prétendait n'avoir touché à rien, et était certain que

le gars était mort dans la soirée. Il était descendu une première fois, vers vingt heures, et n'avait rien vu à ce moment-là.

D'Arcin sortit de son véhicule et observa un instant le parallélépipède de tôle du Pink Lady. Il savait qu'il n'avait rien à gagner à rentrer seul. Un ancien tolar pouvait le reconnaître, des clients pouvaient sortir sans qu'il ne s'en aperçoive, bref, il était condamné à attendre les renforts. Machinalement, il sortit un petit calepin et commença à relever les plaques de tous les véhicules.

Visiblement, le taulier avait suivi les consignes qu'on lui avait données au téléphone. Ne pas céder à la panique, condamner la réserve, ne rien dire à personne et ne surtout pas faire évacuer son établissement. Ça, c'était plutôt bon signe. Si les clients avaient vu la victime avant sa mort, leurs témoignages seraient déterminants, il le savait. Par recoupement, il en sortait toujours quelque chose. Un petit sourire aux lèvres, il se dit qu'avec un peu de chance, le meurtrier était encore dans la place.

L'envie de rentrer commençait vraiment à le démanger. Il sortit son téléphone portable, bien décidé à incendier ses collègues, mais celui-ci sonna dans sa main avant même qu'il n'ait le temps de réfléchir à ce qu'il allait leur dire.

— D'Arcin, j'écoute.

— Chef, on a un problème, le patron de la boîte a rappelé. Il dit qu'ils sont tous à l'intérieur pris en otage. Qu'ils vont tous mourir si vous, d'Arcin, vous ne parlez pas au preneur d'otage dans les cinq minutes.

— Putain, c'est quoi ce bordel, Rémi ? Attendez, vous êtes où là ? Qu'est-ce que vous foutez ? Horace est avec vous ?

— On arrive dans dix minutes. Je vous passe le numéro du Pink Lady. J'ai prévenu tous les services. Y a la grosse artillerie qui déboule. Le G.I.G.N. est prévenu. Faites pas le con, chef.



D’Arcin griffonna rapidement le numéro que l’inspecteur lui indiquait, puis s’adossa à une voiture et fixa l’horizon.

Il fallait réfléchir vite.

Je suis seul sur le parking pourri d’une des boîtes les plus glauques de la région. Un cadavre a été retrouvé égorgé à l’intérieur il y a environ une demi-heure. Un camionneur espagnol se fait certainement astiquer le manche à dix mètres de moi. Un type a pris tous les clients en otage et menace de les exécuter. C’est certainement le meurtrier, il est donc déjà passé à l’acte. Je dois le prendre au sérieux. Il me reste trois minutes pour le contacter. Je suis à l’extérieur, il est à l’intérieur. Comment connaît-il mon nom ? La PJ lui a dit, bien sûr. Il a appelé, a demandé la personne qui s’occupait du meurtre du Pink Lady, on lui a donné mon nom. À vérifier. Bon, je ne sais rien. J’ai deux minutes, les renforts ne seront toujours pas arrivés, soit j’appelle, soit je rentre.

Perdu dans ses réflexions, il devinait au loin les lumières de Belor et, plus loin encore, l’obscurité de la mer, puis sans trop savoir comment, il avait pris sa décision.

Il sortit son arme, fit sauter la sécurité, et s’avança vers la porte d’entrée d’un pas décidé. Quand soudain, derrière lui, une petite voix se fit entendre.

— *Papa, tu viens nous chercher demain ?*

Il s’immobilisa, ferma les yeux, et s’entendit répondre :

— *Bien sûr, ma chérie. Va te coucher, il est tard, tu devrais dormir depuis longtemps.*

— *Mais je dors, répondit la petite voix. Simplement, je pense à toi. C’est ton*

*anniversaire aujourd'hui. Sois prudent. À demain, je t'aime.*

*— T'inquiète pas, ça va aller.*

D'Arcin prit tout de même un air renfrogné.

*Ok, la logique, la prudence voudrait que j'appelle...mais bon, la logique ne fonctionne que dans un monde ordonné... quant à la prudence...*

Il s'empara de son téléphone et envoya un SMS à ses hommes : « J'entre ». *Ça, c'est pour la prudence.* Puis, il inspira une grande bouffée d'air et, tête baissée, il poussa la porte du Pink Lady.

-2-

— Tu vois. Banco ! Je te l'avais dit, tu me dois 20 euros.

— Merde, il est vraiment cinglé...

— Non, non, c'est pas ça. T'es nouveau, tu le connais pas encore. Il a des intuitions, c'est tout. Et neuf fois sur dix, c'est juste. Nous, on a arrêté de se poser des questions. Allez tout le monde, préparez-vous, il arrive !

-3 -

La porte s'ouvrit sur un corridor de parpaings, éclairé par un néon blafard, dans lequel raisonnaient la basse et la batterie d'un groupe de hard qui s'époumonait à l'intérieur de la boîte. Au bout du couloir, une guérite de verre et d'acier tenait lieu de guichet. À l'intérieur, une vieille pin-up pleine de rimmel et de fard batifolait avec un jeune homme, taillé en V, costard noir, qui devait être le vigile.